

Bernard Stiegler

La philosophie sans antivol

BERNARD STIEGLER EST UN PHILOSOPHE EN GUERRE. EN GUERRE CONTRE LE CONSOMÉRISME CULTUREL ET CETTE ÉCONOMIE DE LA DÉPENDANCE QUE LA LOI DU MARKETING GÉNÉRALISÉ NOUS IMPOSE CHAQUE JOUR DAVANTAGE. FERVENT ADEPTE ET FIN CONNAISSEUR DES TECHNIQUES NUMÉRIQUES, LE PHILOSOPHE, QUI S'EST RÉCEMMENT INSTALLÉ EN RÉGION, DÉFEND UN PROCESSUS DE « RETERRITORIALISATION » ET PRÔNE UNE ÉCONOMIE DE CONTRIBUTION OÙ L'ÉCHANGE SERAIT DE NOUVEAU AU CŒUR DE LA RELATION HUMAINE. PARTONS À SA RENCONTRE AFIN D'EN SAVOIR DAVANTAGE.

Nous sommes à Épineuil-le-Fleuriel. Non, Épineuil-le-Fleuriel n'est pas dans le Gers. Ni même en Midi-Pyrénées. Épineuil-le-Fleuriel se trouve au centre de la France, dans le département du Cher. Épineuil-le-Fleuriel est connu pour être le village qui a servi de cadre au roman *Le Grand Meaulnes*. Dans le livre, le lieu s'appelle Sainte-Agathe, mais il s'agit bien en réalité d'Épineuil, et l'école que l'on aperçoit au bord de la route est bien celle où le petit Alain-Fournier habita et où il fut l'élève de son père jusqu'en 1898. Désaffectée, elle a depuis été restaurée et transformée en musée, en 1994.

L'école du Grand Meaulnes

Aucun lecteur n'a, bien sûr, oublié le merveilleux Domaine inconnu découvert par Augustin Meaulnes lors de sa fugue. Et si certains ont cherché à retrouver dans les châteaux des alentours « *la vieille tourelle grise qu'on apercevait au-dessus des sapins* », peu savent qu'en fait elle a été en particulier inspirée par une ferme-fortifiée de Tardan, près de Laurac, où l'auteur

Alain-Fournier, lors de manœuvres militaires entre Gers et Garonne, avait séjourné en septembre 1909.

Alain-Fournier avait, quelques mois plus tôt été nommé sous-lieutenant au 88^e régiment d'infanterie à Mirande où il avait loué un petit appartement, à l'angle de la route de Tarbes, et il n'avait pas manqué, durant l'été, de visiter le musée des Augustins de Toulouse.

On ne le savait pas, mais l'étrange et mystérieuse Sologne décrite dans le roman était un peu gersoise...

Sans antivol...

Ce samedi, Bernard Stiegler, qui depuis deux ans réside au moulin d'Épineuil, est légèrement en retard. Son emploi du temps, il est vrai, est bien rempli et il revient tout juste de Compiègne où il enseigne, de Londres où il donne des conférences et il s'apprête dans les jours prochains à rejoindre la Californie. Sans compter son anniversaire, qu'il vient de fêter en famille. Parce que Bernard Stiegler - faut-il y voir un signe ? - est né un premier avril.

Il arrive en vélo, tee-shirt blanc sous la

légère veste de printemps, une sacoche de cuir vieilli sous le bras. Il pose sa bicyclette sans l'attacher avec le moindre antivol et pénètre dans la Maison d'accueil d'Épineuil-le-Fleuriel.

Une soixantaine de personnes sont présentes au rendez-vous que leur donne, un samedi sur deux, le philosophe. Le cours, consacré à Platon et à la naissance de la philosophie grecque, est destiné en priorité aux lycéens de la région, qui viennent y compléter leur préparation au baccalauréat, et à une dizaine de doctorants appartenant à des universités de différents continents, qui le suivent en visioconférence. Mais les habitants et tous ceux qui le souhaitent sont aussi cordialement invités et l'ambiance est bon enfant. Les cours sont filmés, puis diffusés en libre accès sur le site d'Ars Industrialis, association internationale pour une politique industrielle des technologies de l'esprit, fondée notamment par Bernard Stiegler. D'un clic sur l'ordinateur, nous ne sommes plus seulement à Épineuil, ni même en région Centre, en France ou en Europe, mais dans le monde entier. De l'ultra local nous passons à l'universel. Nous sommes

ici, certes, mais en même temps partout ailleurs.

La parole de Bernard Stiegler se balade de la même manière, va de Perséphone à Annie Girardot dans *Rocco et ses frères*, l'inoubliable chef-d'œuvre de Luchino Visconti, en passant par Fukushima ou un quelconque site Internet. Le propos est libre, le ton décontracté et, si beaucoup prennent des notes ou froncent les sourcils quand la démonstration se complique, on sent que tous ceux qui sont là et ont pour cela repoussé la douce tentation d'aller flâner sur les bords du Cher, comme le soleil les y invitait, le sont par plaisir. Par pur plaisir de s'instruire. De s'ouvrir. De grandir.

Lorsqu'Andy Warhol, un peu péremptoire, affirmait : « Je veux être une machine ! », Bernard Stiegler, lui, nous rappelle que « *Nous sommes des perroquets !* », et que nous devons nous efforcer de retrouver la parole et de recouvrer sans délai notre esprit critique. Si notre philosophe, lorsqu'il commente les photos qu'il projette de temps à autre sur l'écran du vidéoprojecteur, plaîtante, interpelle affectueusement Caroline, sa femme, qui est en train de filmer, ou évoque Elsa et Augustin, ses enfants, pour illustrer tel ou tel propos, son enseignement n'en est pas moins exigeant et refuse tout autant les facilités que les simplifications. « *Là, on rentre dans le dur*, prévient-il en s'adressant à son auditoire, *là, il faut changer le foret de la perceuse électrique, car c'est à une barre de métal qu'on s'attaque...* » Bernard Stiegler n'est pas un philosophe qui se cache derrière son petit doigt et c'est à une philosophie sans antivol, qui affronte le doute, le désenchantement du monde et la mort qui attend chacun de nous, mais ne cesse jamais d'être ouverte et généreuse, qu'il convie les uns et les autres. Les valeurs prônées ne sont pas celles de l'époque et de la mondialisation à outrance. Il insiste au contraire sur la notion de répétition, sur la nécessité de l'effort intellectuel et la fidélité que l'on doit aux objets de désir que l'on s'est choisis. Malgré le drame de Fukushima et l'annonce, le matin même, que l'eau contaminée des réacteurs de la centrale a été déversée dans l'océan, Bernard Stiegler n'est ni résigné ni désespéré, et c'est avec une image du printemps japonais et d'un champ de cerisiers en fleurs qu'il achève cet après-midi-là son cours.



« C'est parce que la vie n'est pas facile qu'elle vaut la peine d'être vécue » répète-t-il une dernière fois, avant de fermer son ordinateur.

Bernard Stiegler en sait quelque chose. Si Wittgenstein est devenu philosophe dans les tranchées de la Grande Guerre, c'est en prison, dans une cellule de la prison Saint-Michel, à Toulouse, que Bernard Stiegler a commencé à l'être.

Le Domaine enchanté...

Si l'on suit le chemin qui longe l'école du Grand Meaulnes, on abandonne peu à peu les dernières maisons pour les prés humides et verdoyants bordant les méandres du cours d'eau qui brille sous les rayons du soleil couchant. Très rapidement, il n'y a plus que la campagne autour de soi, les haies deviennent plus hautes, plus épaisse, le chemin se rétrécit, se faufile entre les bosquets et les bouquets d'arbres... Quand, tout à coup, on entraperçoit, à travers la végétation, un drôle de bâtiment, apparemment désaffecté, puis une petite maison, qui s'avérera être celle du meunier... Il y a des rideaux aux fenêtres, et pourtant il semble que personne n'habite là, que l'endroit a été abandonné. Puis apparaît la maison, la belle maison, avec son jardin et ses arbustes en fleurs. Les champs qui la prolongent. Le troupeau de moutons qui broutent sous le ciel bleu. Arrivé à la grille, on découvre un petit étang où deux cygnes majestueux glissent sur l'eau au ralenti.

Et un instant, comme si l'on avait mis ses pas dans ceux d'Augustin Meaulnes, on a l'impression de pénétrer dans le Domaine merveilleux...

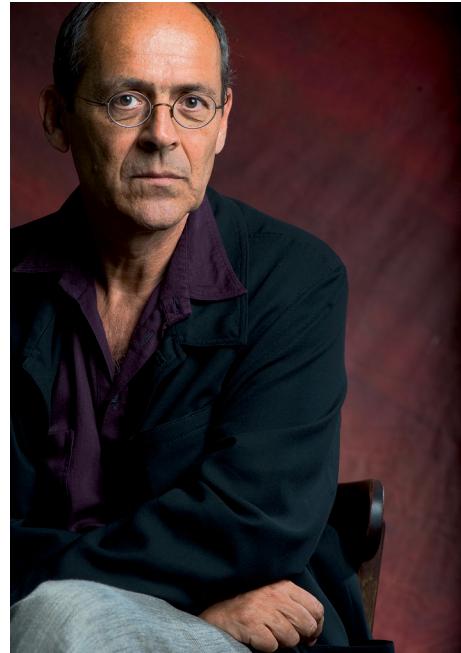
C'est là, aujourd'hui, que vivent Bernard Stiegler et sa femme, Caroline. La minoterie appartient à la famille de celle-ci, et le couple, il y a deux ans, a repris et rénové le bâtiment industriel que l'on voit en arrivant au Moulin. De l'autre côté de l'étang, la façade de celui-ci est inondée du soleil qui tombe et, sur la terrasse où l'on a dressé une table, on s'affaire. Ce soir, Bernard fête son anniversaire avec quelques amis et, avant toute chose, il faut trinquer et voir à quoi ressemble ce chablis ou ce petit vin du Languedoc.

Avant que tout le monde ne soit arrivé, nous nous échappons et rejoignons le canapé du salon pour discuter un peu.

Bernard, on savait que vous aviez vécu à Toulouse, mais nous ignorions que vous aviez des liens plus précis avec le Gers. Comme tout bon toulousain, je me suis, pendant quelques années, rendu régulièrement dans le Gers. Mais mon lien avec le département est plus fort que cela. Dans une autre vie, parce que j'ai eu une vie à plusieurs strates, il se trouve que j'ai été marchand de foie gras. J'allais acheter les canards en début d'après-midi dans le Gers, puis je rentrais dans le Lot-et-Garonne où je les découpais toute la nuit, avant de partir très tôt à Périgueux où là, vers 5 ou 6 heures du matin, je les vendais à des restaurateurs alsaciens qui cherchaient de bons produits pour leur établissement.

Mais mon vrai lien, en réalité, avec le département, c'est mon amitié avec Gérard Granel, qui était professeur de philosophie à l'université du Mirail, à Toulouse. Il venait souvent dans le bar que je tenais à l'époque, il aimait la fête, et comme il était également très politisé, nous passions une bonne partie de nos nuits à discuter. Gérard Granel, qui est décédé en 2000, habitait alors un petit bourg, Mauvezin, où je venais régulièrement le retrouver.

Vous êtes aujourd'hui un philosophe réputé, qui enseigne non seulement en France mais à l'étranger, et dont les publications sont très régulières. Comment êtes-vous venu à la philosophie, à l'écriture ? Mes histoires d'écriture ont réellement commencé en prison, mais bien évidemment cela s'inscrit dans un contexte plus large. Il se trouve que ma mère a toujours été une lectrice. Mes parents étaient d'origine modeste, mais ils avaient énormément de respect pour ce qu'on appelait à l'époque la grande culture et ils lisaient beaucoup de livres. Mes frères également, et surtout mon frère aîné. Avec eux et leurs amis, bien plus âgés que moi, j'ai découvert la poésie, et en particulier le surréalisme. Je faisais alors partie à Sarcelles, en banlieue parisienne, d'un groupe de jeunes gens très intéressés par la littérature. À l'époque,



© Jean-Bernard NADEAU / OPALE

les adolescents étaient beaucoup plus sensibles qu'aujourd'hui à la chose littéraire et, comme tous mes camarades ou presque, je rêvais d'écrire.

Et puis, du jour au lendemain, je me suis retrouvé derrière les barreaux. Après une période d'abattement profond qui a duré quelques semaines, j'ai appris qu'il y avait une bibliothèque dans la prison, avec beaucoup de bons livres, et je me suis mis à lire comme un fou. Je lisais déjà beaucoup, mais, là, je me suis littéralement enfoncé dans la lecture. Et très vite, je me suis dit que j'allais profiter du temps que j'avais pour écrire. Le problème, c'est que je me suis rapidement aperçu qu'en fait, ce que j'écrivais ne valait pas un clou. J'ai fait en quelque sorte l'expérience de l'esclave dans Mémon de Platon, dont j'ai parlé cet après-midi dans mon cours. Lui pensait connaître la géométrie, moi, je croyais savoir des choses sur la littérature, mais en fait je ne savais rien.

Les amis continuent à arriver. Ils viennent saluer Bernard et lui offrent en cadeau d'anniversaire des fleurs, des livres ou quelques bonnes bouteilles de vin.

Ce constat a été très difficile pour moi. Jusque-là, je m'étais dit : « Bon, tu ne sais pas combien d'années tu vas passer en prison, dix ou quinze ans peut-être, et tu vas mettre à profit cette expérience. » Lorsqu'au bout de quelques mois, je me suis aperçu que je n'avais rien à dire, ou du moins que je ne savais pas le dire, cela a été un peu rude à accepter. Mais j'ai pour trait de ca-

raconte d'être assez méthodique et je me suis dit : « Vu que tu n'arrives pas à faire de littérature, tu vas l'étudier ! » et j'ai commencé à dévorer les structuralistes, à me plonger dans Roland Barthes ou Vladimir Propp, l'auteur de *Morphologie du conte*...

Soudain, un petit bonhomme de 7 ou 8 ans fait son apparition. Il s'appelle Antonin, c'est le fils d'un de ses plus chers amis. Antonin ouvre son sac à dos et en sort une liasse de petits papiers découpés qu'il offre à Bernard : « Je t'ai apporté des tickets... des tickets d'argent... c'est moi qui les ai faits... Même que tu peux t'acheter une péniche avec... ». Ça tombe bien, Bernard a toujours rêvé d'avoir une péniche.

Bernard le remercie, l'embrasse et lui promet de les mettre dans sa boîte à trésors, car Bernard a un coffre-fort pour conserver tous les trésors qu'on lui offre...

L'événement majeur de cette époque-là, c'est que mon ami Gérard Granel m'a vivement encouragé à m'inscrire à l'université et, surtout, il a obtenu du juge que je puisse recevoir des livres de l'extérieur. Sur son conseil, j'ai donc fait une année de linguistique durant laquelle je me suis aperçu que les grandes questions étaient d'ordre épistémologique et linguistique. Et là je me suis dit qu'il fallait que je lise de la philo.

J'ai commencé alors à suivre un cursus de philosophie au Mirail. À ce moment-là, je n'écrivais pas encore. J'écrivais juste pour comprendre ce que je lisais. Des dissertations aussi pour passer les examens. Puis j'ai commencé une thèse, « *La Technique et le temps* », que j'ai finie après ma sortie de prison.

Cet enseignement de la philosophie a-t-il modifié votre perception de la détention ?
Ce qui est certain, c'est que je n'aurais pas fait de la philosophie si je n'avais pas été en prison. Ce qui s'est passé, c'est qu'au bout d'un certain temps, j'ai fait de la prison une expérience. Et jusqu'à la fin, s'il y a eu certes des moments extrêmement durs, il y a eu aussi des moments extrêmement bons. Les meilleurs moments de ma vie,

d'une certaine manière, je les ai passés en prison... J'aime la vie, j'ai vécu d'autres moments plus heureux, la naissance de mes enfants en particulier, mais je dois confier qu'en détention, j'ai connu des moments d'une intensité inouïe, que je n'ai jamais ressentie ailleurs.

Est-ce que vous pourriez en quelques phrases nous résumer la teneur du travail que vous avez entamé en prison et que vous menez maintenant depuis presque 33 ans ?

Dans *Passer à l'acte*, un ouvrage publié en 2003, je dis que si la prison n'a pas été une expérience si malheureuse que cela, c'est à cause de l'écriture, de la chose écrite... Et je me suis donc mis, dès 1978, à travailler sur la mémoire extériorisée, sur tout ce qu'elle rend possible, sur le fait que l'extérieur est extrêmement important. C'est ce que j'appelle le *Pharmakon*, le mot vient de Platon. Sous ce terme, j'entends l'extériorité et tous les outils techniques, et pas seulement l'écriture, qui la permettent. Dans nos sociétés, elle est entièrement soumise à un pilotage industriel, à une vision purement économique qui fait qu'elle devient toxique, et c'est cela aujourd'hui que nous devons repenser. Tout ce qui a été le support, pendant des millénaires, du développement

de l'humanité, la culture, l'élevation de l'esprit... est « *hérgéométriquement* », le

mot est de Gramsci, aliéné à des impératifs purement calculatoires, qui ne peuvent, comme le prouve Fukushima, que conduire à des catastrophes. Ce qui m'occupe aujourd'hui, c'est le rapport entre le désir et son objet externe. Nos premiers désirs nous poussent vers quelqu'un, vers notre mère, puis vers un amant, ou une maîtresse. Puis vient le désir de la peinture, de la chasse... Le désir de choses qui sont hors de moi – et qui d'ailleurs peuvent me mettre hors de moi, et même me rendre méchant et con –, c'est aussi ce qui me tire, ce qui m'élève au-dessus de moi-même, comme le baron de Münchhausen, le Cyrano de Bergerac allemand, un personnage très important pour moi...

Après tout ça, la vie et de grands coups de chance ont fait que, finalement, j'ai fait une



© Jean-Bernard NADEAU / OPALE

carrière universitaire, ce qui n'était bien sûr pas prévu, et même ne m'était jamais venu à l'esprit.

Ce qui est particulièrement frappant dans *Passer à l'acte*, et les livres qui ont suivi depuis, c'est que vous utilisez le « Je ». C'est rare pour un philosophe, non ? Quand j'ai commencé à écrire des livres de philo, j'utilisais comme tout le monde le « Nous » académique. Dans une thèse, par exemple, on doit parler à l'impersonnel. Puis je suis devenu un personnage public ; j'avais publié des livres, j'étais alors directeur de l'IRCAM, quand le centre Beaubourg, et plus particulièrement Marianne Alphant, m'a proposé de faire une conférence où j'expliquerais comment j'étais devenu philosophe. Dans un premier temps, j'étais assez dubitatif, je ne savais pas trop quoi faire : quand on est philosophe, en principe, on ne peut pas mentir et si je décidais de répondre à l'invitation, je ne pouvais le faire que d'une manière entière, sans fiction, en disant la vérité. J'ai donc rappelé Marianne pour la voir et lors de notre rencontre je lui ai dit : « Écoute, si tu veux que je te dise comment je suis devenu philosophe, eh bien, je vais te le dire : c'est en prison. » Avant d'être incarcéré, j'avais eu deux



© Jean-Bernard NADEAU / OPALE

« La mégropolisation ne peut continuer de la sorte et nous serons un jour obligés de réinvestir les territoires.»

enfants. J'en ai eu deux autres après, que vous avez vus, et je me suis toujours demandé comment j'allais leur expliquer que leur papa était allé en prison. Il n'était en tout cas pas question que je laisse ce fait-là caché, que cela devienne un secret entre nous. Quand le centre Beaubourg m'a proposé cette conférence, Elsa avait trois ans, et je me suis dit : « *Finalement, cette invitation... c'est Zeus qui te tend une perche !* » Le texte de cette conférence, où pour la première fois je parle de mon passage en prison, est donc en fait destiné à ma fille. Mais il est vrai que cela m'a aussi permis de rendre la chose publique. De la sortir de moi. Lorsque j'ai commencé à rédiger le texte, assez long et émouvant, j'ai très vite compris que je ne pourrais l'écrire qu'en utilisant le « Je ». Qu'en m'impliquant personnellement. Depuis, j'écris tous mes livres en partant du « Je » et je suis de plus en plus travaillé par l'envie de raconter un jour une histoire. Mon histoire ou une autre, d'ailleurs. Et à vrai dire, depuis cette époque, j'enregistre régulièrement des bouts de texte de ce qui pourrait, un jour, devenir un récit.

Vous avez vécu à Paris, à Compiègne et, depuis deux ans, vous avez décidé de vous installer dans ce petit hameau du Cher dont est originaire votre femme. Comment se passe cette nouvelle vie ? La vie en ville n'est pas facile, mais elle ne l'est pas plus à la campagne. Lorsque nous avons décidé avec Caroline de venir habiter ici, nous nous sommes aussitôt demandé comment faire pour que nos enfants ne pâtissent pas de cet isolement, de cet enclavement. Quand Elsa a commencé à grandir, j'ai même songé très sérieusement à créer une école. Je ne voulais pas qu'elle aille en collège. Le primaire, ça allait encore, mais le collège, non. J'avais des idées très précises pour que cette nouvelle école soit meilleure que les autres. Je voulais en particulier que les enseignants soient des doctorants, les miens, qui fassent cours en s'appuyant sur leurs thèses d'histoire ou de mathématiques. Car je pense que pour être un bon philosophe, il faut enseigner aux enfants. Je crois beaucoup aux vertus du préceptorat. Mais nous avons finalement laissé tomber car, outre les agréments multiples, le projet coûtait extrêmement cher à mettre en place. Il aurait fallu trouver un investisseur et cela devenait du coup très compliqué.

Cela dit, je ne suis pas venu ici pour faire du tourisme, mais bien pour vivre avec les habitants. La meilleure manière de les rencontrer, c'était encore de leur parler. Au départ, j'ai créé l'école de philosophie d'Épineuil pour les lycéens, en pensant qu'en m'adressant aux jeunes habitants, je finirais par toucher les autres et en premier lieu leurs parents. Avec l'association Ars Industrialis, qui compte aujourd'hui près de six cents membres, nous pensons qu'il faut retravailler sur les territoires. Notre conviction, c'est qu'aujourd'hui, pour ce qui concerne la vie territoriale, c'est l'abandon total. Les territoires n'ont pas seulement été abandonnés par l'État ou les services publics, mais également par les intellectuels et les gens eux-mêmes. C'est bien sûr une grave erreur, la mégropolisation ne peut continuer de la sorte et nous serons un jour obligés de réinvestir les territoires. Comme vous le savez, je m'intéresse beaucoup à la technique et nous croyons à Ars Industrialis que les réseaux numériques

vont, contrairement à ce qu'on peut penser, y aider. Au final, le cours que je donne à la Maison d'accueil d'Épineuil n'est pas suivi par 50 ou 60 personnes, mais par 10 000. Depuis octobre, une douzaine de doctorants du monde entier suivent ce cours par visio-conférence et je souhaite que l'échange se fasse, qu'ils puissent venir étudier et réfléchir ici, et que des jeunes d'ici puissent aller les rencontrer chez eux. Il nous faut créer ce genre de flux. L'ultra local et l'universel, comme vous le voyez, peuvent être étroitement liés.

« Je pense que pour être un bon philosophe, il faut enseigner aux enfants. »

Malgré l'état du monde, malgré Fukushima, malgré l'hégémonie du marketing, vous n'êtes donc pas désespéré ? Si, je désespère beaucoup. Mais comme je le dis dans le cours, c'est parce que la vie n'est pas facile qu'elle vaut la peine d'être vécue. Ce qu'il faut, c'est agir. Et écrire, c'est agir. Il ne faut pas rester passif. Non seulement, cela permet de tenir moralement, mais, en plus, c'est utile. ■

PARCOURS

1952 Naissance à Villebon-sur-Yvette (Essonne).

1983 Sort de prison.

1994 Publication du premier tome de sa thèse *La Technique et le temps*, éditions Galilée.

1996 Directeur général adjoint de l'Institut national de l'audiovisuel (INA).

2002 Directeur de l'Ircam (Institut de recherche et de coordination acoustique/musique).

2005 Publication de *Passer à l'acte*, éditions Galilée.

2006 Directeur du développement culturel du Centre Pompidou.